

Rendez-vous

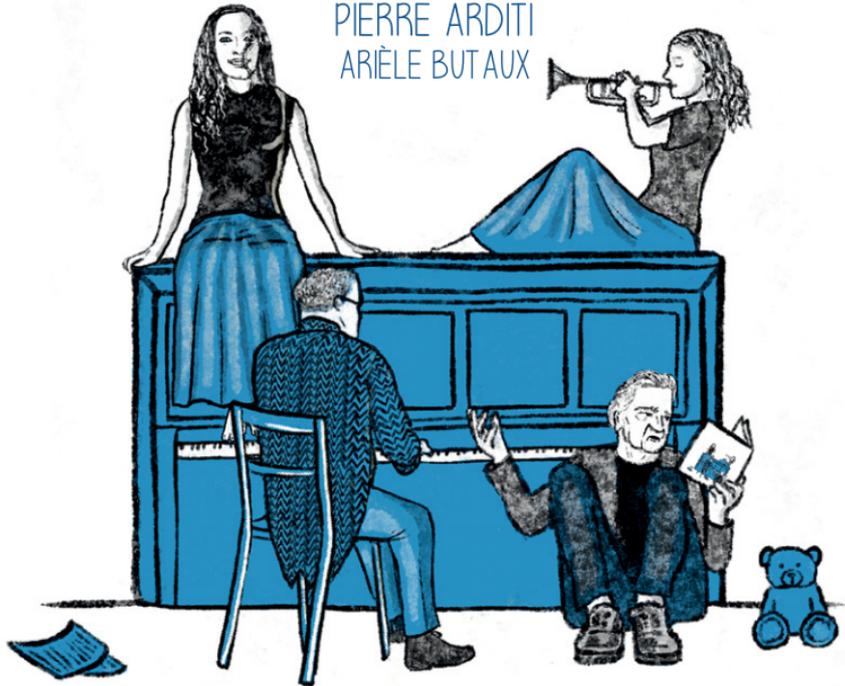
JULIE CHERRIER-HOFFMANN

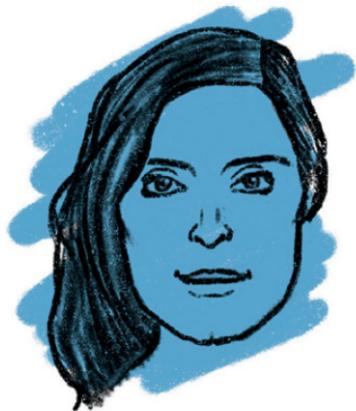
FRÉDÉRIC CHASLIN

LUCIENNE RENAUDIN VARY

PIERRE ARDITI

ARIÈLE BUTAUX





« Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous. » Paul Éluard

FRÉDÉRIC CHASLIN

Rendez-vous (2021)

Six Songs for soprano, trumpet and piano

- | | |
|---|------|
| 1. Mains text by Arièle Butaux | 7'10 |
| 2. Les mains tombées du nid poem by Alain Duault | 7'02 |
| 3. Nuit text by Arièle Butaux | 3'41 |
| 4. Beaux Amants poem by Jean Cocteau | 3'03 |
| 5. Drapé text by Arièle Butaux | 7'32 |
| 6. Ce que l'on quitte poem by Alain Duault | 5'25 |
| 7. Jun text by Arièle Butaux | 6'01 |
| 8. Ballade pour les ours qui ne sont pas là poem by Boris Vian | 6'51 |
| 9. Blanc text by Arièle Butaux | 9'05 |
| 10. L'oubli poem by Alain Duault | 2'44 |
| 11. Vert text by Arièle Butaux | 6'14 |
| 12. Je suis snob poem by Boris Vian | 7'08 |

Julie Cherrier-Hoffmann soprano

Lucienne Renaudin Vary trumpet

Frédéric Chaslin piano

Pierre Arditi narrator

Arièle Butaux writer

Rendez-vous

Six songs for soprano, trumpet, and piano

Frédéric Chaslin

This cycle of about thirty minutes features three poets: Boris Vian, Jean Cocteau and Alain Duault. There is no hidden connection between the poems that could represent a guiding thread. At its core, the project explores the different possible combinations between a soprano, a trumpet and a piano, as there are no pieces originally composed for this ensemble in the chamber music repertoire! Some arrangements exist, but there is no original piece for this formation. The reason behind this is that composers generally fear that the overpowering sound of the trumpet might drown the delicate texture of the voice. Of course, this is false, especially with Lucienne!

I therefore started with a melody that we played and sang, to see if it was doable. And as the experiment proved extremely satisfying, I went on.

I decided to explore the different styles featuring the trumpet as a main instrument. As we know, there are two periods in music history

that can be considered “golden ages” of the trumpet: the Baroque era and later its revival in jazz. I left the Baroque aside to focus on jazz, and more generally on popular music of the 20th century. You will therefore hear tangos, ragtimes, and some other well-defined genres.

All melodies have one thing in common: they begin with a trumpet introduction. The trumpet is also featured in many solo passages, allowing the soloist to shine without the concern of covering the soprano. This also enriches the thematic material of the pieces.

Finally, this cycle serves another purpose: it creates a program alternating texts and music, with the addition of six short stories written by Arièle Butaux, each preceding one of the poems it announces, as a mirror in prose to the text in verse. To our greatest pleasure, these stories are read by actor Pierre Arditi.

Rendez-vous

Six mélodies pour soprano, trompette et piano

Frédéric Chaslin

Ce cycle, qui dure environ trente minutes, est une combinaison de trois poètes : Boris Vian, Jean Cocteau et Alain Duault. Il n'y a pas de lien caché entre les poèmes qui pourrait servir de ligne directrice. Le projet consiste essentiellement à explorer les possibilités de combiner une soprano, une trompette et un piano... Car il n'existe pas, dans le répertoire de musique de chambre, de pièces originalement composées pour cet ensemble ! Des arrangements, oui. Mais pas de véritable création pour cette combinaison. La raison en est que les compositeurs pensent généralement que la trompette est un instrument très envahissant qui ne pourrait pas s'accorder avec la texture délicate de la voix. Bien sûr, c'est faux, surtout avec Lucienne !

J'ai donc essayé avec une mélodie, et nous avons commencé par la jouer et la chanter, pour voir si c'était faisable. Et l'expérience ayant été extrêmement satisfaisante, j'ai continué.

J'ai décidé d'explorer les différents styles où la trompette a été le plus exposée. Comme on le sait, il y a deux périodes dans l'histoire de

la musique qui peuvent être considérées comme un « âge d'or » de la trompette : l'ère baroque, et la renaissance avec le jazz. J'ai laissé le baroque de côté pour me concentrer sur le jazz, et plus généralement sur la musique populaire du ^{xx}e siècle. C'est pourquoi vous entendrez des tangos, des ragtimes, et quelques autres genres typés.

Toutes les mélodies ont un point commun : chacune commence par une introduction à la trompette. Et, régulièrement, la trompette s'offre des moments de solo. Ceci afin de permettre au soliste de « se montrer » sans avoir à se soucier de couvrir la soprano. Mais aussi pour servir le matériau thématique des pièces.

Enfin, ce cycle répond également à une autre vocation : servir un programme composé de textes et de musique, avec l'ajout de six courtes nouvelles de la plume d'Arièle Butaux, chacune en relation avec l'un des poèmes qu'elle est chargée de préparer, d'annoncer, comme un miroir en prose du texte en vers. C'est Pierre Arditi que nous entendrons réciter ici ces nouvelles, pour notre plus grand bonheur.

1. Mains

Arièle Butaux

« *Ces mêmes mains un jour remonteront le drap* »

La porte s'ouvre comme une blessure sur l'appartement dévasté. Une table dont les pieds reposent contre un mur, une bibliothèque orpheline de ses livres, un lit échoué dans l'entrée racontent la fin de ce qui fut une longue vie. La vieille dame est morte et son piano s'est tu. Ses mains jaunies comme l'ivoire des touches ont couru sur le clavier jusqu'au dernier jour, un ultime *Andantino* de Schubert, un accord de *fa* dièse mineur expirant dans la nuit puis le silence. La musique pour seule compagne, la solitude comme un rempart derrière lequel la mort avait tant tardé à la débusquer que la vieille dame s'était crue oubliée.

Ils sont six à grimper et descendre sans relâche l'escalier de pierre, à s'interpeller et jurer, chargés de cartons, de meubles, de formes étranges emballées dans des couvertures, une hémorragie d'œuvres d'art, de souvenirs, de vêtements, de tout ce qu'on accumule au fil des années pour se rassurer jusqu'à ce que des mains étrangères s'en emparent avec avidité ou indifférence. Dans la rue, des livres abandonnés attendent le passage des éboueurs. Pour l'essentiel, de très anciens manuels de droit ayant appartenu à l'époux disparu un demi-siècle plus tôt, conservés par fidélité ou simplement parce que la place ne manquait pas. Compter les mètres carrés et leur attribuer une valeur marchande est une calamité récente dont les palais vénitiens demeurent préservés.

Les vestiges d'une intimité perdue attendent sur la console du palier que l'on statue sur leur sort. Où ranger le dernier courrier reçu, l'enveloppe ventrue portant la mention « À classer », les photos d'enfants désormais inconnus ? Le chapeau de pluie porte encore la forme de la tête aux cheveux neige, des pantoufles, autrefois rose poudré, se sont avachies de grisaille et de pieds traînés, échappant à tout classement rationnel. Un service de table incomplet, porcelaine blanche et liseret d'or, parle d'un temps où l'on recevait aussi pour le plaisir des yeux, pour celui de la conversation à l'heure de la vaisselle, mains croisées au-dessus de l'évier pour laver, rincer, essuyer avec les torchons métis à monogramme brodé.



Il y a aussi ces bouteilles entamées de liqueurs d'autrefois, marasquin, myrte, prune, témoins de ces fins de repas où chacun, tout engourdi de la satisfaction d'être ensemble, se laissait glisser vers le salon, dans les divans et les fauteuils de velours bleu ardoise. La poussière a unifié les couleurs sombres des flacons dont les contenus, gorgés de soleil d'été et de savoir-faire familial, finiront en tourbillon dans la bonde de l'évier.

De cette robe de soie paille qu'elle portait hier avec une élégance immarcescible, de cette étoffe encore vivante d'avoir effleuré sa nudité, des mains indécates ont emballé un vase.

Des mains rudes, calleuses, qui fouillent, déplacent, démontent, bousculent, enferment, effacent. Des mains qui violent.

Un grincement précède l'arrivée de la queue du piano puis de l'instrument tout entier, poussé par deux hommes qui, dans leur empressement, heurtent le chambranle de la double porte, éraflant le vernis au tampon jusqu'alors préservé. Traces de doigts sur le couvercle que l'on soulève, dernières caresses avant le grand adieu ? Les mains s'écrasent sur le clavier, les cordes gémissent, ils sont deux à présent à cogner comme des fous et à rire de ce concert barbare. Dans l'escalier, leurs collègues continuent de peiner sous le poids des derniers cartons. Bientôt, ils ne seront pas trop de six pour faire passer le piano par la fenêtre qu'ils oublieront de refermer, tout comme la porte, plaie ouverte sur les pièces vides où les derniers effluves de cette longue vie se dissiperont avant l'aube nouvelle.

Enfin, seul ! Ils ont débarrassé le plancher, vidé les lieux, emporté leurs souvenirs et leurs milliers de photos de famille que je ne pouvais plus souffrir. Quelle étrange manie de tout vouloir « immortaliser »,

comme s'il suffisait de figer un instant pour arrêter le temps ou s'inventer un destin. Toujours souriants et à leur avantage dans les albums et les cadres en argent, ils sont l'envers trompeur de la réalité prisonnière de ces murs. Ils encombrant la mémoire que leurs proches chériront peut-être puis ils disparaîtront, tout rêve d'éternité enfui, lorsque le dernier des leurs s'éclipsera à son tour. Mais je m'égare et puis cela ne me regarde pas. Je sais où sont cachées les lettres que les mains fouineuses n'ont pas trouvées, je sais de quelles amours coupables et de quelles trahisons elles témoignent mais je ne révélerai rien.

J'erre dans les salons vides, je reprends possession de cette maison qui est mienne. Je sais qu'ils chercheront à la vendre mais je ne les laisserai plus faire. Je saurai faire claquer les portes et hurler les cheminées, ils ont tous si peur de la mort !

J'écoute aux portes, aux murs. Je les entends, je les retrouve enfin, ma Carolina dont la correspondance est cachée tout près de celle de la dernière occupante, mon épouse Caterina, nos huit enfants, nés ici, comme moi, comme mon père dont le grand-père fit construire ce palais et lui donna notre nom, comme mes descendants dont l'histoire, trois siècles durant, s'est écrite chez nous, au Palazzo B.

Il est temps pour moi de reprendre possession des lieux. Non que je m'en sois jamais éloigné mais on peut dire qu'ils ont tout fait pour effacer notre présence avec leur manie de construire des cuisines dans les boudoirs, des salles de bain dans les chambres ou de peindre aux plafonds des angelots incongrus dans des cieux roses et bleus.

Ils disent, ces ignorants, que nous sommes tous morts depuis longtemps. Mais on ne meurt pas à Venise, on y prend place dans une histoire commencée bien avant nous et qui se poursuivra longtemps après, on est le



maillon d'une chaîne déployée dans un temps au cours capricieux, un jour demain, demain hier, l'éternité.
Comme cette musique de Schubert que jouait Floria la morte, cette musique du temps suspendu.

L'ombre de tes mains qui seules parlaient dans ton grand âge vole d'une pièce à l'autre. Caresse ce qui fut, ce qui sera, s'attarde ici et là comme les mains de l'aveugle sur un visage aimé. Tes doigts courent sur le piano emporté ce matin, revenu ce soir. Jamais parti. Bienvenue chez toi, chère Floria !

2. Les mains tombées du nid

Alain Duault

Les mains tombées du nid les mains amères les mains
Des jours qu'il pleut quoi de plus bleu du ciel et sucre
Que les mains ravagées par le temps qui poursuivent
L'histoire des caresses rassurent prennent la place des
Mots quand le monde s'étire avec lenteur quoi de plus
Désirable qu'une femme qui défait ses cheveux mains
Éclairées par la lampe et voici les habits du soir gisant
Sur le plancher
La nuit alors vient dans ses bras la nuit
Avec les corps qui se dégrafent les doigts se cherchent
Sous les draps jusqu'à l'aube à genoux là se recoiffent
Les fontaines et les mains font oiseaux près des fronts
Endormis c'est un babil silencieux un vol joli une eau
Courante le ciel est clair comme un vers d'Apollinaire
Les nuages stupides s'enfuient à tire d'aile mais l'air
De rien ces mêmes mains un jour remonteront
Le drap.

3. Nuit

In memoriam Denis Diderot

Arièle Butaux

« Inscrivez n'importe où la gloire du moment »

J'aime le regarder, dissimulée par le rideau de ma chambre. Je distingue la pointe de ses souliers sur le pavé mouillé, le mouvement impatient de son pied, la fébrilité de son attente. C'est beau, un homme qui attend. Je recule dans l'ombre lorsque son visage se lève vers ma fenêtre, non par coquetterie ou cruauté mais parce que sa tendresse inquiète me comble mieux qu'un baiser. Il faut être bien amoureux pour braver la pluie et la nuit dans l'espoir modeste d'une silhouette entrevue.

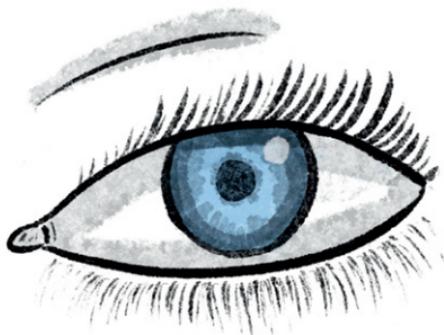
L'eau dégouline sur son chapeau. Je devrais toquer au carreau ou courir le rejoindre mais je ne peux pas car il me semble entendre les mots que son cœur lui dicte en silence, sentir sous mes doigts le papier mouillé de larmes et d'encre mêlées. L'intention d'un baiser, l'idée d'une étreinte sans autre limite que mon imagination suffisent à me combler.

Je sens le parfum frais de son col, ses mains qui me serrent contre lui et cherchent la chaleur de mon corps à travers l'étoffe épaisse de ma robe. Je sens son souffle et ses murmures, je sens mon cœur qui se brise et je ne sais pourquoi. Je devine sa présence sous les branches du marronnier où il a fini par s'abriter. Nos pensées se touchent, mes doigts brûlent au contact des siens. Je voudrais dévaler l'escalier, courir vers lui, me jeter dans ses bras et, comblée, ne plus penser à rien. Mais est-ce là ce qu'il souhaite, lui qui se cache à présent et n'agit point ?

L'attente attise le désir dont l'accomplissement éphémère est par nature une défaite. Il n'y a rien après l'extase hors un vide vertigineux qu'aucune nostalgie, aucun regret ne peut combler. C'est pourquoi, ce soir, je fais marcher cet homme.

Ses pas dessinent sur le trottoir l'histoire de notre amour. Les avancées lorsqu'il approche enfin tout près de ma grille, les hésitations lorsque sa main se lève et retombe avant d'avoir osé sonner, les retours en

arrière lorsqu'il recule pour me guetter depuis l'autre côté de la rue. C'est cela l'amour, une géographie désordonnée. Un voyage pour une destination inexorablement inconnue quand bien même nos désirs nous portent en un lieu précis. D'ailleurs, le point d'arrivée importe peu. Seuls comptent ces milliers, ces millions de pas qui forment autant de milliers, de millions de lettres. Des lettres pour raconter un amour et le graver pour l'éternité à la surface de la Terre parce que l'amour ne craint rien tant que l'oubli. Et tant pis, mon cher Denis, si ma vue est désormais trop basse pour distinguer ces mots que vous m'écriviez dans le noir, là-bas sous le marronnier. Ce n'est pas avec les yeux que l'on voit le mieux mais avec la foi, celle que j'ai mise en vous lorsque vous avez juré un amour éternel à votre Sophie. Aussi ne romprai-je pas le charme en cédant à la puérole impatience de quitter ma chambre pour sauter dans vos bras. Il me suffit d'attendre l'aube pour exaucer votre souhait : partout où il n'y aura rien écrit, je lirai, cher Denis, que vous m'aimez.



4. Beaux amants

Jean Cocteau

Beaux amants enlacez vos noms sur le sable
Gravez les dans l'écorce et le plâtre des murs
Témoignez beaux amants de cet intarissable,
Source chaude en chemin vers les couples futurs.
Par un marbre d'orgueil les rois qui s'éternisent
Vous offrent le prétexte à vous éterniser
Si votre encre pâlit et les marbres se brisent
Il nous en restera la tâche d'un baiser.
Enlacez vos prénoms comme firent vos membres
Inscrivez n'importe où la gloire du moment
Et que le solitaire au papier de vos chambres
Déchiffre la fureur de vos enlacements



5. Drapé

Arièle Butaux

« De la nuit où flotte encore l'odeur chaude de la chemise »

Ce fut une enfance feutrée, entre l'école au coin de la rue et le magasin de ses parents. Une enfance de fille unique, de goûters à l'abri des rouleaux de tissus et de leur bruit mat lorsqu'on les laissait retomber, de leur odeur que Rose savait reconnaître au point de distinguer les yeux fermés un taffetas de soie d'une imitation synthétique. L'appartement familial était situé au-dessus de la boutique mais Rose préférait jouer ou étudier ses leçons dans la pénombre de la réserve, caresser la marchandise. La sensibilité de ses doigts s'exerçait au contact des matières, elle faisait ses gammes sur toutes les tonalités de lin, de coton, de soie, du plus rugueux au plus lisse, jamais prise en défaut. Dans ce monde d'étoffes, elle bâtissait des royaumes où elle invitait parfois ses amies, elle rêvait mille vies. Elle se travestissait dans des chutes de tissus, se faisait reine ou petite fille aux allumettes. Lorsqu'elle en avait le temps, sa mère lui cousait une robe ou un manteau dans l'étoffe de son choix, un vêtement trop élégant pour une enfant mais jamais assez aux yeux de Rose. Ses camarades de classe admiraient ou jalousaient ses tenues, les premières lui prêtant volontiers allégeance pour la défendre des railleries des secondes. L'adolescence fut brève et ingrate comme une pluie de grêle, il y eut des pleurs pour un vêtement mal coupé, une valse-hésitation entre l'informe uniforme dissimulant les corps muants et des désirs de singularité assumés en pointillé.

Puis Rose fleurit à vingt ans dans un tourbillon d'étoffes, une splendide floraison remontante qui, saison après saison, offrit le spectacle de son corps caché, son corps suggéré, son corps sublimé par des folies de plissés, de drapés, de froissés. De la moire pour le soir, de l'organdi pour s'étourdir ou jouer les Merveilleuses, du velours assorti à une démarche hiératique, des couleurs fraîches comme des joues de jeune fille alors que son temps s'écoulait.

Elle traversait la vie en invitée, ne s'attardant nulle part ni sur rien. On ne lui connaissait ni époux, ni enfant mais cela ne signifiait pas qu'elle n'en eût pas. On la supposait aisée parce qu'elle brassait de l'air

dans le monde étrange et vain de la mode et parce que la presse la désignait parfois comme une icône, une papesse, un arbitre des élégances dans des articles creux illustrés par des photos d'elle forcément sublimes. Dans les interviews comme dans la vie, Rose ne livrait rien d'elle-même. Ses tenues comme son personnage attiraient les regards mais créaient une distance entre elle et ceux qui auraient aimé l'approcher. Elle était de ces malheureux qui, invités partout, ne s'amusaient avec personne car rien n'est plus ennuyeux que la compagnie d'admirateurs. Nul n'aurait su dire si elle était heureuse, en bonne santé ou amoureuse. Cette femme disparaissait littéralement derrière ses vêtements, la seule passion qu'on pût lui prêter avec certitude.

Un jour, tout changea. Rose renonça aux extravagances, se vêtit de drap de laine noir, de crêpe Georgette ivoire, de flanelle bleue marine. Elle sembla plus grande dans ces coupes simples et classique. Rien n'était plus élégant que cette sobriété nouvelle, abondamment commentée, immédiatement copiée et au sujet de laquelle aucune conclusion ne s'imposa. On supposa un deuil mais personne ne s'en émut au point de témoigner à Rose la moindre sollicitude. En revanche, tous s'accordèrent pour reconnaître qu'elle n'avait pas son pareil pour retourner à 180 degrés l'infatigable girouette de la mode. Lorsqu'on s'aperçut qu'elle avait manqué un défilé, puis un dîner, puis un vernissage annoncé comme incontournable, il était déjà trop tard : Rose avait disparu, ne laissant derrière elle qu'un sillage de taffetas de soie et le souvenir volatile d'un murmure d'étoffe froissée.

J'ai connu cette femme. Chaque matin, pendant trente ans, je l'ai vue sortir de son immeuble et prendre un café et un croissant au bar en face du magasin où je travaille. Toujours seule, toujours élégante. J'ai longtemps essayé de deviner son âge mais quand je lui donnais cinquante ans, elle apparaissait le lendemain dans une robe qui la faisait paraître à peine trentenaire. Elle vieillissait et rajeunissait plusieurs fois par semaine et je retombais amoureux chaque semaine de la femme mûre comme de la très jeune femme. Amoureux, j'exagère peut-être car jamais nos regards ne se sont croisés. Mais je l'admirais. Ou peut-être n'admirais-je que ses vêtements car elle était ce qu'elle portait, le jour où elle le portait, chaque matin une personne différente. Un jour elle n'eut plus d'âge, seulement des humeurs. Je me pris à espérer car elle m'apparut alors plus facile à déchiffrer, plus accessible bien que je n'osasse encore l'aborder. Depuis le trottoir d'en face, en terrasse ou derrière la vitre du café, un chemisier à

fleurs me la montrait détendue, un manteau rouge insolente. Je ne lisais pas en elle mais sur elle et elle me devenait familière bien que je n'aie jamais su son nom.

Aujourd'hui, je connais son nom. Il roule au fond de ma gorge, chatouille le bout de ma langue. Rose. Rose. Rose. Il me caresse et me fait mal comme un rendez-vous manqué.

Lorsque le téléphone a sonné et que j'ai noté l'adresse, j'ai eu un pressentiment.

J'ai envoyé deux employés franchir cette porte dont je guettais l'ouverture chaque jour. Je n'ai pas regardé par la vitrine, je me suis retiré dans la pièce du fond, concentré sur la tâche qui m'attendait.

Rose est sous mes yeux et les siens sont clos. Je regarde l'homme de l'art qui ne sait rien d'elle, qui ne fait que son métier d'homme de l'art. Je voudrais agripper ses mains qui effeuillent, ôtent une petite chose de satin rose pâle, dernier rempart dérisoire de ce corps dont la peau semble n'avoir jamais vu le jour, dont les muscles sont restés en enfance. Un corps blanc, lisse, intimidant comme une page blanche sur laquelle tout reste à écrire. Un corps intact de n'avoir pas vécu.



6. Ce que l'on quitte

Alain Duault

Ce que l'on quitte est si léger

léger si lourd comme un manteau

Une aile le vent

Le vent qui couvre les roses tout ce qui a passé là

Quand il faut arracher son vieux masque poser son fardeau

Comme une amante froissée sur les draps dans la saumure

De la nuit là où flotte encore l'odeur chaude de la chemise

Jetée dans l'ombre du matin quand déjà tout va s'évaporer

Celle qui mettait le jour à genoux qui faisait oublier la pluie

Et l'impatience du printemps ou les fautes de l'inquiétude

Celle qui le soir était l'obscurité de la terre et retissait l'air

Autour des mains celle qui nous conduisait vers ce chemin

Qu'on voudrait peindre pour essayer de trouver la couleur

Du si léger si lourd ce foulard de l'âme sur le cou ce voile

On a des mots on a des mains des souvenirs ce lent froissement de la peau cette impression d'une invitation au verso mais

On ne peut jamais dire une chose tout à fait comme elle est.



7. Juin

Arièle Butaux

« Regardez-moi avec vos yeux d'autre part »

Il est cet homme qui sera toujours là pour elle. Il le lui a promis alors que le téléphone lui brûlait l'oreille d'une conversation sans fin sous un soleil cinglant. La place était une fournaise et le soir tardait à venir. Lorsque les premiers jours de juin flirtent avec l'été, il arrive que succombent les promesses du printemps.

Il est cet homme qui voudrait sauver le monde, ce doux indigné dont la voix porte, résonne dans son corps d'enfant de quatre ans juchée sur ses épaules. Entre La Sorbonne et le jardin du Luxembourg, des pavés au Guignol, un pied dans l'Histoire et sa petite main dans la sienne.

Il est cet homme qui la couve des yeux à travers la vitrine de la librairie, elle est la fillette amoureuse des livres, une paire d'yeux accrochée aux mots et presque rien autour. Sourde aux appels à venir dîner puis pressée de retourner dans sa chambre où, avant de dormir, il lui lira un nouveau chapitre d'une histoire dont elle ne connaîtra jamais la fin.

Elle est cette libraire qui range avec indifférence les romans de la rentrée. C'est un jour gris, un jour où l'absence fait trop de bruit. Il suffirait d'un signe. Il le lui a promis.

C'est un jour heureux de café en terrasse. Elle dit : « Il y a des gens qui ne savent pas qu'ils vont mourir un jour. » Il rit parce que lui aussi a vu passer la jeune personne aux lèvres pincées et au menton levé, démarche pressée d'aller nulle part. Lui seul comprend ses ellipses.

Il est cet homme dont les larmes se mêlent aux siennes et qui ne pleure jamais que pour elle. Alors elle maquille son sourire pour faire renaître le sien, tire ses manches sur ses poignets bleus et l'assure qu'elle aime encore l'époux qui la trahit et la maltraite.

Il est cet homme à qui l'on ne peut plus rien cacher et qui découvre, impuissant, l'ampleur du mensonge.

Il est l'homme qui lui donnerait sa maison et même sa vie si la sienne pouvait s'en trouver meilleure. Elle refuse la maison mais son amour est son ancre.

Parfois, lorsqu'elle doute, il hurle son nom en silence. « Garance ! » Elle sursaute, ses yeux se plissent. Touchée ! Il sera toujours là pour elle.

Il est cet homme à la barre du voilier qui lui explique pourquoi l'horizon. Elle a treize ans et veut tout savoir de l'univers, il lui parle des étoiles mortes que l'on voit toujours briller. Elle est cette femme qui sème pour lui des perles bleues sur les plus beaux rivages de la Méditerranée.

Elle est cette femme qui le cherche mais le croise sans le voir, il est cet homme fatigué de leurs rendez-vous manqués.

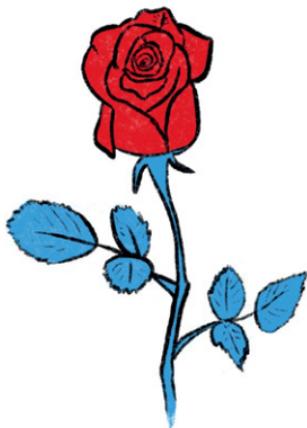
Alors il dépose sur sa table de chevet la bague perdue depuis des mois. Elle est si distraite ! Elle met l'émeraude à son doigt, verse une larme, murmure « Merci ». Il est cet homme que la joie illumine.

Il dit qu'on peut être à deux endroits à la fois.

Elle est cette femme incroyante qui allume des cierges dans les églises grecques, à gauche pour les vivants, à droite pour les morts. Son cœur est dyslexique, ses souvenirs aussi.

Il dit que le temps n'existe pas.

Il aimerait passer à autre chose, descendre sur les quais, par exemple, voir si la Seine y coule toujours mais il veille, indispensable et invisible. Il est cet homme qui la suit comme une ombre parce qu'un inconnu lui a emboîté le pas. Un gars costaud, prêt à lui sauter dessus dès qu'elle aura franchi le porche de son immeuble. Elle rentre trop tard, elle ne regarde jamais par-dessus son épaule, elle n'est pas prudente. L'inconnu se rapproche, il trébuche sur un invisible obstacle et s'étale sur le trottoir. Elle ne s'est aperçue de rien et ne lui dira même pas merci, merci d'être toujours là pour elle.



Il est cet homme qui, lorsqu'elle a trop de peine, fait retentir la voix de Mercedes Sosa dans les magasins où elle fait ses courses ou dans l'habitacle de sa voiture à la radio... Elle est cette femme qui pleure de reconnaissance en fredonnant avec lui, « Gracias a la vida », sa chanson, la leur désormais parce qu'il sera toujours là pour elle.

Elle est cette femme qui jette à la mer une poignée de pétales alors que le soleil joue dans ses cendres emportées par le courant. Les reflets forment un cœur, ce n'est qu'un au revoir.

Il est cet homme penché sur son épaule lorsqu'elle remplit des carnets de son écriture dense, illisible parce que ses doigts ne peuvent courir assez vite pour transcrire tout ce qu'il lui murmure. Elle se rebelle, ne veut pas écrire, écrit pourtant.

Il est cet homme qui court et lui fait signe à travers la fenêtre du wagon qui s'ébranle. Il devrait être ailleurs mais il est là, ponctuel comme au premier jour de sa vie.

Il est cet homme qui porte la main à son cœur et s'effondre sur le quai, foudroyé par l'urgence. Elle est cette femme qui regarde ailleurs et que le train emporte, loin de cet homme qui meurt quelques jours avant l'été, son père qui sera toujours là pour elle.

C'est un matin brûlant de juin, un jour où le printemps meurt de l'impatience de l'été.

8. Berceuse pour les ours qui ne sont pas là

Boris Vian

Oursi ourson ourzoula
Je voudrais que tu sois là
que tu frappes à la porte
Et tu me dirais c'est moi
Devine ce que je t'apporte
Et tu m'apporterais toi

Depuis que tu es partie
j'ai de l'ennui tout autour
ça me ravage le foie
beaucoup mieux qu'un vrai vautour
Et je ne sais plus quoi faire
Alors j'ai pris tes photos
je les pendues au mur
Et j'ai dit regardez-moi
avec vos yeux d'autre part
Ce sont les seuls yeux du monde
Dans lesquels j'ose le voir

Le Bärchen était au mur
Et il s'est mis à pleurer
parce que j'étais si triste
il voulait me consoler

Les autres peuvent me dire
des choses, des choses, des

choses mais que j'oublie vite
toi je sais ce que tu dis
Je me rappelle ta voix
Je me rappelle tes mots

Je t'ai suivie à la gare
je suis monté dans le train
mais il est parti tout seul
Tu disais que je m'en aille
pour ne pas que je m'ennuie
en attendant sur le quai

Plus jamais une seconde
plus jamais sans te toucher
savoir que tu es si loin
ne pas pouvoir y aller
mais comme un pauvre imbécile
Je disais pour quelque jours
se séparer, c'est facile
après tout, s'il arrivait
que tu partes en tournée

Il faudrait nous habituer
mais tu vois si j'étais bête...
Car on ne s'habitue pas
à crever, même en six mois.

Oursi Ourson Ourzoula
Je voudrais que tu sois là
Tes talons dans l'escalier
feraient le bruit que je guette
et tu serais dans mes bras

C'est dimanche, il est huit heures
Et je ne veux pas sortir

Et je m'ennuie à mourir
Alors je t'écris, mon ange
Une chanson du dimanche
Une chanson pas très drôle
Mais on y rajoutera
Mardi soir, un grand couplet
Viens dormir sur mon épaule
et on ne dormira pas.

9. Blanc

Arièle Butaux

« Cette odeur ce splendide égarement et rien »

Ils penchent vers moi leurs mines soucieuses, me scrutent, me répètent des noms qui ne m'évoquent rien, me montrent des photos de lieux où je suis peut-être allé, de gens que je ne connais pas. J'aimerais les rassurer, leur dire que je me sens bien mais leur vie semble suspendue à mes progrès.

Ils disent que j'ai perdu la mémoire.

Je flotte dans un état très doux, mes pensées naissent et meurent comme des inscriptions sur le sable effacées par la mer. Je suis léger, un ballon d'hélium entre ces hauts murs, blancs comme le vide dans ma tête. Je ne sais pas qui je suis. J'ignore quel fut mon sort. Si j'ai été malheureux, si l'on m'a fait du mal je ne m'en souviens pas. Si j'ai été aimé, si j'ai eu des enfants, je n'en sais rien. Mes souvenirs ont pris une voie de délestage, je marche seul sur une route brûlée de soleil, les yeux plissés de trop de lumière alors qu'il suffirait d'une luciole dans ma tête pour entrevoir le fil de ma vie cassée.

Parce que, voyez-vous, j'ai perdu la mémoire.

Je sais de la vie, celle des autres, ce qu'en disent les livres. Tant de remords, de regrets, de mauvais souvenirs dont me préserve ma mémoire vierge !

Un chien vient se frotter contre mes jambes. Comme tous les matins, me dit-on. Je n'ai jamais vu ce chien.

Je sais de la vie, celle des autres, que les souvenirs tissent des liens entre les gens. Rancune, amour, amitié, chaînes ou rubans, des liens pour ne pas être seul. Je suis seul comme un chien.

Comment était-ce de ne pas être seul ?

L'album est posé devant moi. Une couverture de cuir usé, des pages de papier épais, des photos, des dates inscrites à la main. Je tourne les pages, je me vois, je ne me reconnais pas. Le type est plus jeune que moi, ses cheveux sont noirs et bouclés, il est mince et musclé. Mais il se peut que j'aie été ce beau jeune homme. Souriant sur une plage avec derrière lui cette mer bleu nuit que je voudrais sentir sur ma peau. Où était-ce ? Avec qui ? Je n'en ai pas la moindre idée. Le voici à table, chemise blanche, une femme lève son verre vers lui. Sur la photo suivante, ils s'embrassent.

Je veux être ce beau jeune homme.

Elle est un peu plus grande que lui. Elle apparaît souvent sur les photos, avec le beau jeune homme qui est peut-être moi. Ils marchent dans une ville en se tenant par la main. Ils posent devant un édifice en ruine. Elle le regarde intensément, comme si elle savait déjà qu'il l'oublierait un jour. Anna, 24 décembre 1997. Vingt-cinq ans ont passé. Où es-tu, Anna ?

Je cherche la lumière, la première loupiote qui me conduira à la suivante pour recueillir les fragments épars de ma mémoire. Puis les recoudre ensemble.

Je m'attache à Anna. Je regarde les photos et des émotions affleurent. Ce gilet rouge, il me semble

en retrouver le moelleux un peu rêche sous mes doigts. Des gens autour d'un arbre illuminé, des bougies, des cadeaux, des sourires et je ne vois que le sien, un peu distant. Anna se détache de la photo, j'entends sa voix qui m'interpelle, je ne saisis pas le sens de ses mots. Elle est près de moi dans la pièce aux murs hauts.

Ils disent qu'il y a de l'espoir.

Le chien vient me voir chaque jour. Je le caresse, il me lèche la main. Il s'appelle Léon. Nous sommes amis. Je lui parle d'Anna.

Sur la dernière photo de l'album, je pose avec Anna et d'autres personnes dont j'ai fait la connaissance au fil des pages. Héloïse, Manuel, Ludovic, Elisabeth. J'entends leurs voix lorsque je regarde leurs visages. Je me concentre jusqu'à ce que mes tempes me fassent mal. J'ai mémorisé leurs noms, je crois revivre quelques-uns des moments figés sur le papier glacé. Je les décris à voix haute, je les note sur mon carnet, la mosaïque prend forme.

Je commence à retrouver mes souvenirs.

Mariage d'Anna et Louis, 25 janvier 2003. Mes boucles sont moins épaisses, j'ai un peu forci. Je suis radieux. Anna se serre contre moi, les amis applaudissent. Donc je suis marié. J'entends les cloches de l'église. Il fait froid. On a dansé, je crois. Ma mère était très émue. Ma mère ? Je ne me souviens pas de ma mère. Je fixe la dernière page de l'album. Blanche. Plus rien pour soutenir ma mémoire vacillante. Je pourrais être l'enfant qui lâche la main de l'adulte pour marcher enfin seul. Ou bien le vieillard à qui l'on retire son déambulateur, le clouant ainsi au lit. Je choisis d'être l'enfant.

Ils disent que je progresse.

Donc je me suis marié il y a vingt ans mais je ne me souviens pas de ma mère. Où est ma femme ? Le manque d'Anna m'a saisi au ventre. La chaleur de son corps, le grain de sa peau, sa voix. Je ferme les

yeux et, sous mes paupières, défilent les courts-métrages de notre vie commune. Quelques minutes à peine, des histoires tout juste ébauchées et puis plus rien. Des pièces de puzzle. Ce matin, Léon le chien n'est pas venu.

Anna et moi avons adopté un chien pour faire plaisir aux enfants. Les enfants ?

Ils doivent être grands maintenant. Gabrielle et Igor, je crois. Des jumeaux. Les jumeaux partagent-ils une seule mémoire ?

Ils me questionnent. Je leur parle des jumeaux. De mon métier de cinéaste. Lorsque j'inventais des histoires et jouais avec la mémoire des autres. Ils se félicitent et m'encouragent. Ils disent que je suis sur la bonne voie.

Ce matin, un chien est venu se frotter contre mes jambes. Une femme l'a appelé Léon. Léon. Drôle de nom pour un chien.

J'ai repris l'album. D'autres petits films surgissent dans ma tête. Un déménagement avec la file de copains dans l'escalier pour se passer les cartons. Une chute à vélo, mon petit garçon courageux qui se relève et remonte en selle. Ma fille Gabrielle sur une balançoire. Je note tout, je me relis le soir jusqu'à ce que les images se fixent dans ma mémoire. Les images et les sensations. Les odeurs et les sentiments.

Je me souviens que j'étais un homme heureux.

J'ai recousu ensemble de grands moments de ma vie. Les couleurs, les lumières. Le vent. Je me repasse dans ma tête mes épisodes préférés, je les revis intensément. Je les leur raconte. Je leur dis qu'Anna me manque. Ma femme si belle dans son cardigan rouge. Vous voulez la voir en photo ?

J'ouvre l'album, je tourne les pages, lentement, pour faire durer le plaisir. Le plaisir de leur montrer la femme si belle de l'homme que je fus, l'homme aux boucles noires, au ventre plat, au sourire heureux, cet homme avec qui je renoue jour après jour et qui est moi. MOI. Je me sens prêt. Il ne me manque qu'Anna pour reprendre ma vie là où je l'ai laissée après l'accident. Où est Anna ?

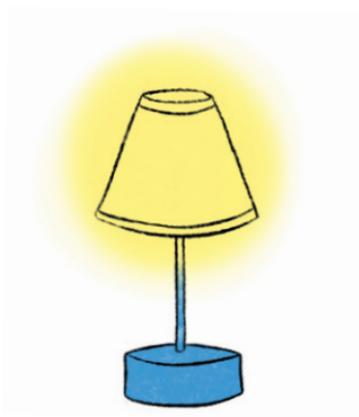
Ils m'ont pris l'album des mains. Ils m'ont dit qu'ils étaient désolés. Qu'ils ne savaient pas. Ils m'ont reproché d'avoir fouillé dans la bibliothèque et d'avoir emporté ces photos qui ne m'appartiennent pas. Ils m'ont dit qu'Anna est morte mais que cela ne me concerne pas car jamais elle n'a été ma femme. J'ai imploré, j'ai demandé des nouvelles de Gabrielle et d'Igor. Ils sont restés silencieux, ils m'ont regardé d'un air navré. Puis ils sont repartis.

J'ai retrouvé la mémoire mais ce n'était pas la mienne.

10. L'oubli

Alain Duault

Ce geste si lent et si doux qui s'embrume
Cette odeur ce splendide
égarement et rien
Les mots qui fondent dans la bouche le bleu
Qui coule du ciel vers un paysage inconnu ou
Une mouette qui efface la
mer devant les yeux
Un instant une carresse et la tiédeur brune du soir
Quand il vient à midi on ne sait rien de l'intérieur
Des ombres on ne sait que la phrase qui nous parle
De quoi.

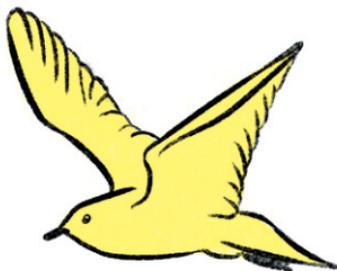


11. Vert

Arièle Butaux

« *Je passe le mois d'août au plumard* »

Il n'y avait pas de quoi en faire toute une histoire mais Garance ne voulut rien entendre. Mes explications furent piteuses, mes excuses vaines. J'étais coupable, mille fois coupable de trahison – tout de suite les grands mots ! – et je devais être puni. Garance prit l'objet du délit en horreur et s'en débarrassa dans mon dos. Je ne saurais décrire mon désarroi lorsque je découvris, en lieu et place de ce cher témoin de ma vie entière, la tache claire sur le parquet. Garance ne s'émut pas de mon chagrin, je crois même qu'elle s'en délecta. Je la découvris cruelle et décidai de la quitter dès que l'occasion s'en présenterait. Certains savent mettre fin à vingt ans de mariage comme ils rendraient leur carte d'abonnement à leur salle de sport. Je ne suis pas de ces hommes là, je décidai d'attendre le bon moment, sans trop savoir quand ni sous quelle forme il se ferait connaître. Je souffris en silence, fixant l'emplacement vide dans le salon avec un sentiment de perte irréparable. Je me sentais amputé. Lorsque je tentai de faire entendre à Garance que ma peine resterait incurable, elle me rétorqua sèchement que je n'avais qu'à y penser plus tôt.



Le temps passa, nous apprîmes à faire comme si de rien n'était, payant au prix fort la très surévaluée paix des ménages. Chagrins tus, rancœurs ravalées, solitude à deux, je vivais un enfer et souriais en public. Gendre idéal et époux au bout du rouleau, j'aurais préféré offrir à Garance ma livre de chair en échange d'une bonne engueulade qui aurait remis les compteurs à zéro. Mais le destin farceur m'a évité cette folie et, de toute façon, je ne supporte pas la vue du sang.

Garance ayant convenu que notre parquet ne retrouverait jamais une couleur uniforme et qu'il était temps de cacher la misère, j'étais venu à Drouot assister à une vente de tapis et de meubles. L'assistance était peu nombreuse et les lots partaient à bas prix. J'attendais qu'arrivât le tour d'un kilim qui me plaisait, confiant sur mes chances de l'emporter, lorsque trois magasiniers apportèrent en ahanant un gigantesque canapé vert bouteille, un monstre aussi profond que large auquel ne manquait pas un coussin. Mon cœur s'emballa, je me levai d'un bond, la main en l'air pour enchérir et le canapé fut à moi avant même que j'eusse réfléchi aux conséquences. De nouveau à moi, devrais-je dire, car il s'agissait bien de mon canapé tant regretté, évincé par Garance après que j'y eus culbuté une de ses collègues qui n'était même pas mon genre.

Redevenu propriétaire de ce mastodonte et ne pouvant décentement envisager de le faire livrer à la maison sous peine de déclencher la reprise des hostilités, il me fallut lui trouver un toit. Je louai un grand studio vide où je m'installai en sa seule compagnie. Après dix-neuf ans de mariage, je quittai sans préavis Garance pour un grand canapé vert.

Lorsque la porte se referma derrière les déménageurs, je poussai un cri sauvage et plongeai tête la première dans les coussins, me roulai sur l'assise moelleuse, flairai, palpai en quête de souvenirs que j'avais cru perdus. Mais ils étaient là, fidèles et indélébiles, ils me racontaient : la tache de café lorsque, bouleversé par l'annonce de ma paternité future, j'avais laissé échapper ma tasse. La brûlure de cigarette survenue alors que je révisais le seul examen auquel je n'eusse pas échoué. Le tissu râpé à l'endroit où je m'asseyais pour bavarder des heures durant lorsque le téléphone était encore à fil. L'odeur fruitée des cheveux de Garance sur l'accoudoir où reposait sa tête lorsqu'elle me lisait à haute voix *Belle du Seigneur*. Je revivais mes siestes, nos nuits lorsque nous prêtions notre chambre à des amis de passage,

les cabanes de coussins qui enchantaient notre fille, les dînettes lorsque nous déployions une nappe sur l'assise et dispositions les barquettes du traiteur libanais les soirs de grande flemme. Une réminiscence en appelait une autre, je renouais les fils de ma vie, je me sentais de nouveau plein et vivant. Six jours durant, je fus incapable de quitter mon refuge. J'étais ivre de souvenirs, le nez à l'affût, les doigts errant sur le velours comme sur la mappemonde de mon existence. Le passé devenait mon présent. Ma femme m'aimait, ma fille me parlait, je n'avais pas de poils aux oreilles, je pleurais la mort de mon chat. Les moments se tricotaient entre eux comme les wagons d'un petit train que je regardais, hypnotisé, serpenter dans les méandres de ma mémoire.

Au début, ils m'ont appelé sans relâche alors j'ai jeté le téléphone par la fenêtre. Puis ils sont venus sonner à ma porte alors j'ai débranché le carillon. Qu'ils me fichent la paix ! J'ai, à portée de main, des provisions pour plusieurs semaines. Je vis sur une île posée dans une pièce blanche et vide avec de grandes fenêtres ouvertes sur le ciel. Je n'ai besoin de rien ni de personne. Je suis en excellente compagnie, jamais contrariante ni ennuyeuse : moi-même.

Je dors beaucoup, mes rêves et mes rêveries se tissent aux fibres du tissu. Je commence à accepter l'évidence : ce canapé, c'est moi.

C'est aujourd'hui le matin du septième jour. Au réveil, j'ai senti des tiraillements sur ma peau comme si, par endroit, celle-ci se confondait avec la trame du velours. Sans savoir pourquoi, je me suis senti à l'aube d'une félicité nouvelle. Alors j'ai ouvert les yeux et j'ai souri : il me semble que je commence à verdier.

12. J'suis snob

Boris Vian

J'suis snob

J'suis snob

C'est vraiment l'seul défaut que j'gobe

Ça demande des mois d'turbin

C'est une vie de galérien

Mais quand je sors avec Hildegarde

C'est toujours moi qu'on regarde

J'suis snob

Foutrement snob

Tous mes amis le sont

On est snobs et c'est bon

Chemises d'organdi, chaussures de zébu

Cravate d'Italie et méchant complet verroulu

Un rubis au doigt de pied, pas celui-là

Les ongles tout noirs et un très joli p'tit mouchoir

J'vais au cinéma voir des films suédois

Et j'entre au bistro pour boire du whisky à gogo

J'ai pas mal au foie, personne fait plus ça

J'ai un ulcère, c'est moins banal et plus cher

J'suis snob

C'est bat

J'm'appelle Patrick, mais on dit Bob

Je fais du cheval tous les matins

Car j'adore l'odeur du crottin

Je ne fréquente que des baronnes



Aux noms comme des trombones
J'suis snob
Excessivement snob
Et quand j' parle d'amour
C'est tout nu dans la cour
On se réunit avec les amis
Tous les vendredis, pour faire des snobisme-parties
Il y a du coca, on déteste ça
Et du camembert qu'on mange à la petite cuillère
Mon appartement est vraiment charmant
Je me chauffe au diamant, on ne peut rien rêver d'plus fumant
J'avais la télé mais ça m'ennuyait
Je l'ai retournée de l'autre côté, c'est passionnant
J'suis snob
J'suis ravagé par ce microbe
J'ai des accidents en Jaguar
Je passe le mois d'août au plumard
C'est dans les p'tits détails comme ça
Que l'on est snob ou pas
J'suis snob
Encore plus snob que tout à l'heure
Et quand je serai mort
J'veux un suaire de chez Dior





Enregistré par Little Tribeca du 10 au 14 janvier 2022 à la mairie-école d'Hattonchâtel, Vigneulles-lès-Hattonchâtel, France

Direction artistique, prise de son, montage, mixage et mastering : Hugo Scremin
Enregistré en 24 bits/96kHz

Piano Steinway B

English translation by Emmanuelle Ayrton

Couverture et illustrations : Bartholomé Renaudin Vary

Frédéric Chaslin: Song Cycle for Soprano, Trumpet and Piano © 2021 Universal Edition

« Je suis snob »

Paroles de Boris Vian · Musique de Jimmy Walter © Les Nouvelles Editions Méridian, Paris (France)

Lucienne Renaudin Vary apparaît sur cet album avec l'aimable autorisation de Warner Classics

Un grand merci à Jean-François Dubos, Sylvie Valayre et Olivier Philippe. Remerciement tout particulier pour leur autorisation de mise en musique au Comité Cocteau et à la Cohérie Boris Vian.

[LC] 83780

AP304 Little Tribeca © © 2022 Little Tribeca
1 rue Paul Bert, 93500 Pantin

apartemusic.com julie-cherrier-hoffmann.com

also available



apartemusic.com